

CRITIQUE, opéra. BORDEAUX, Grand-Théâtre, le 2 juin 2023. POULENC : Dialogues des Carmélites. Emmanuel Villaume / Mireille Delunsch

Créé en 2013 à
Bordeaux (<https://www.classiquenews.com/bordeaux-grand-thtre-le-10-fvrier2013-francis-poulenc-dialogues-des-carmlites-sophiemarin-degor-xavier-mas-naderabassi-direction-mireille-delunsch-mise-en-sc2/>) pour fêter le 50ème anniversaire de la mort de Francis Poulenc, le spectacle imaginé par **Mireille Delunsch** fait son retour au Grand-Théâtre le jour même de la disparition de **Kaija Saariaho (1952-2023)** : une coïncidence évidemment poignante, qui fait prendre la parole au directeur **Emmanuel Hondré** avant le début du spectacle pour dédier opportunément cette première représentation à la compositrice finlandaise. De quoi imposer une concentration et un sentiment de gravité à même de pénétrer les états d'âme du récit initiatique de Blanche de la Force, magnifié par la hauteur d'inspiration bouleversante de Poulenc (également auteur du livret, adapté de Bernanos).

Sur scène, l'étroitesse des perspectives initiales de l'héroïne est d'emblée suggérée par l'espace volontairement réduit, où les deux hommes de la maison (son père et son frère) discutent du seul avenir possible de Blanche, le mariage. Contre toute attente, la jeune fille fait le choix du couvent, alors que la musique de Poulenc oppose la finesse des interrogations spirituelles aux bruits plus débraillés de la ville et de la foule. De quoi annoncer la fureur des tourments

révolutionnaires déjà en gestation, ce que la mise en scène suggère par quelques saynètes montrées brièvement en arrière-scène, à plusieurs reprises au cours du spectacle. Le travail de **Mireille Delunsch** épouse une lecture traditionnelle d'une rigueur minutieuse dans le moindre détail lié à l'action, tout en allégeant la scénographie de lourdeurs inutiles, en une épure d'une belle facture. Si la direction d'acteur se montre parfois un rien trop statique en première partie, cette lecture probe reste idéale pour une première découverte de l'ouvrage.

Le plateau vocal se montre inégal jusque dans les premiers rôles. La principale déception de la soirée vient précisément de **Mireille Delunsch**, qui peine à tenir son rôle de Madame de Croissy, pourtant l'un des plus touchants de l'ouvrage. Trahie par son instrument, notamment un timbre qui se délite dans le medium et les piani, la soprano française peine aussi à s'imposer face à l'orchestre, faute d'une projection plus affirmée. Seule la technique montre Delunsch encore au sommet, mais c'est trop peu pour nous faire oublier le souvenir d'une brulante Sylvie Brunet dans ce même rôle, voilà 10 ans ici-même.

On attendait aussi davantage de **Patrizia Ciofi** en Madame Lidoine, qui souffre également dans les demi-teintes nombreuses, avant de se rattraper quelque peu lorsque l'émission est en pleine voix.

On lui préfère grandement les phrasés rayonnants d'aisance et de souplesse d'**Anne-Catherine Gillet** (Blanche), qui sculpte les mots avec une attention exemplaire au sens. A peine pourrait-on souhaiter un grave plus étoffé par endroits, mais la chanteuse française reste certainement l'une des meilleures interprètes actuelles du rôle. A ses côtés, que dire aussi de la prestation superlative de **Marie-Andrée Bouchard-Lesieur**, entre clarté d'expression et graves gorgés de couleurs, qui reçoit une ovation aussi enthousiaste que méritée aux saluts. Si les seconds rôles assurent bien leur partie, particulièrement la délicieuse **Lila Dufy** et les solides

Frédéric Caton et **Thomas Bettinger**, on est surtout impressionné par la présence mordante du chœur, très bien préparé pour l'occasion.

Pour ses débuts bordelais en tant que chef lyrique, **Emmanuel Villaume** rate malheureusement son Poulenc, en voulant trop ressortir les contrastes entre scènes d'ensemble et parties intimistes, peinant à assimiler la fosse très sonore du Grand-Théâtre. Gageons que les prochaines représentations le verront s'adapter davantage à l'acoustique des lieux, avec des tempi plus apaisés, en phase avec le débit de ses interprètes.



CRITIQUE, opéra. BORDEAUX, Grand-Théâtre, le 2 juin 2023.
POULENC : Dialogues des Carmélites. Avec Frédéric Caton (le marquis de la Force), Thomas Bettinger (le chevalier de la Force), Anne-Catherine Gillet (Blanche de la Force), Mireille

Delunsch*, Lucie Roche (Madame de Croissy), Lila Dufy (Soeur Constance de Saint-Denis), Marie-Andrée Bouchard-Lesieur (Mère Marie de l'Incarnation), Patrizia Ciofi (Madame Lidoine), Sébastien Droy (le Père confesseur), Timothée Varon (le Geôlier), Igor Mostovoi (l'Officier), Etienne de Benazé (le Premier commissaire), Thierry Cartier (Thierry, Deuxième commissaire), Gaëlle Flores (Mère Jeanne de l'Enfant Jésus), Amélie de Broissia (Soeur Mathilde), Simon Solas (Javolinot), Chœur de l'Opéra national de Bordeaux, Salvatore Caputo (chef de chœur), Orchestre national Bordeaux Aquitaine, Emmanuel Villaume (direction musicale) / Mireille Delunsch (mise en scène). [A l'affiche du Grand-Théâtre de Bordeaux, jusqu'au 11 juin 2023 \(consultez ici les dates restantes et les offres de la billetterie en ligne, sur le site de l'Opéra national de Bordeaux\)](#). Photos : Éric Bouloumié



CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 31 mai 2023. PUCCINI : La Bohème. C. Pasaroïu, O. Cosimo, M. Louledjian, S. Vasile... K. Frédric / D. Callegari.

La Bohème fait partie de ces opéras qui ont traversé et subi toutes les modes, parfois tous les outrages, et l'on a toujours plaisir à le retrouver quoi que le metteur fasse subir à l'ouvrage, tant que l'émotion que génère l'un des opéras les plus lacrymaux de toute son histoire, est au rendez-vous. Tandis que Mimi et Rodolfo étaient au même moment [envoyés sur Mars \(par Claus Guth\) à l'Opéra Bastille](#), c'est dans les années noires de l'épidémie de SIDA, au début des années 90, que **Kristian Frédéric** transpose l'action.

Ce qui est plutôt bien vu car le mal qui décimait la population à la fin du XIXe siècle n'est-il pas comparable à celui qui a emporté tant de gens dans le dernier quart du XXe ?... Les Bohèmes vivent ici dans une fabrique d'artistes, dont certains de ses membres sont ouvertement homosexuels voire transgenres (comme ce personnage aux seins aussi énorme que l'appendice entre les jambes !), mais ce mal ne touche pas que cette communauté et les deux couples Mimi/Rodolfo et Musetta/Marcello en seront aussi les victimes. Bien qu'en

effet un peu longs (ce qui a irrité une partie du public au point de violemment manifesté son courroux, voire son indignation : « *c'est un scandale !* », hurle l'un d'entre eux), les précipités – pour permettre les changements de décors – laissent voir dans un premier temps des images de l'icône gay Freddy Mercury qui parle de sa fureur de vivre malgré (ou plutôt à cause...) du mal dont il se sait atteint (qui laissait peu de chance à l'époque, comme on le sait !), tandis qu'une autre séquence fait entendre des anonymes, atteints du même mal, et qui témoigne de leur peur et de leurs espoirs juste après l'annonce de leur séropositivité. Ces témoignages sont tellement forts que pas un murmure de réprobation ne viendra en réaction à cette seconde séquence « exogène » à la partition, et c'est finalement des vivats que recueillera l'équipe de la mise en scène, par un public assagi (à moins que les plus mécontents aient quitté la salle à l'entracte...).

Kristian Frédric met en scène La Bohème à l'Opéra de Nice

**Puccini à l'heure du sida
Plateau vocal convaincant**



La soirée vaut aussi pour sa distribution vocale de haute volée, à commencer par la Mimi de la soprano **Cristina Pasaroïu**, déjà applaudie sur cette même scène dans les rôles de Rachel (La Juive) et Valentine (Les Huguenots), et qui incarne d'emblée une héroïne non pas timide et fragile, comme le veut la tradition, mais une femme qui sait ce qu'elle veut en perdant intentionnellement la fameuse clé. En vraie soprano lyrique, elle offre à son personnage une voix large et puissante, superbement timbrée et chaude, et qui ne cesse de s'étoffer au cours de la représentation pour devenir bouleversante dès le fameux « Addio » du troisième acte.

Le ténor italien **Oreste Cosimo**, également entendu in loco en mars dernier dans « Lucia di Lammermoor » propose à nouveau les grandes qualités qui sont les siennes : le timbre se remarque, l'aigu se projette superbement, et la technique est déjà aguerrie. Il possède par ailleurs un style, une élégance ainsi qu'une façon de nuancer que n'ont pas tous les Rodolfo que nous avons pu entendre ici ou là. Comme on pouvait s'y attendre, la délicieuse soprano Française **Mélody Louledjian** impose une Musetta d'une rayonnante aisance scénique et d'un rare raffinement vocal, tandis que le baryton roumain **Serban**

Vasile incarne un Marcello de relief, au phrasé soigné, au jeu convaincant. Si **Jaime Eduardo Piali** campe un excellent Schaunard, le Colline de la basse italienne **Andrea Comelli** se montre un peu en retrait, à l'aise dans les ensembles, mais moins bon dans son air du dernier acte « Vecchia zimarra », où la voix manque de projection dramatique. Grand habitué des lieux, **Richard Rittelmann** campe un Benoît benêt à souhait mais avec une voix affirmée, tandis que le Parpignol de **Gilles San Juan** ne suscite ici guère la sympathie, et encore moins les rires, car la mise en scène en fait une sorte de Diable ou d'incarnation de la grande Faucheuse, toujours une poupée dans les bras qu'il tendra à Mimi sur son lit de mort...

A peine sorti des représentations de Falstaff données le mois dernier dans cette même salle, le chef italien **Daniele Callegari** maintient un excellent équilibre plateau-fosse et sait mettre en relief, à chaque instant, ce qui le mérite, ou fondre le tout avec discernement. Le Chef Principal de l'**Orchestre Philharmonique de Nice** sait également laisser courir et se développer le lyrisme de la phrase quand celle-ci demande à être libre, mais c'est une liberté surveillée du bout de la baguette : il y a de la vie, de la couleur, les bons accents et beaucoup de générosité dans sa direction.

CRITIQUE, opéra. NICE, Opéra, le 31 mai 2023. PUCCINI : La Bohème. C. Pasaroïu, O. Cosimo, M. Louledjian, S. Vasile... K. Frédéric / D. Callegari. Photos (c) Dominique Jaussein / Opéra de Nice

VIDÉO – Trailer de « La Bohème » selon Kristian Frédric à l'Opéra Nice Côte d'Azur :

6ème Festival NICE CLASSIC LIVE : 15 juil – 8 août 2023



Sous la direction artistique de la pianiste **Marie-Josèphe Jude** (également présidente de l'Académie internationale d'été de Nice), **le 6ème Nice Classics Live 2023** propose un cycle classique, jazz, contemporain... soit plus de 20 concerts au cloître du Monastère de Cimiez, lieu écrin emblématique du Festival. Ancrage fort cette année, le lancement du **Pôle Azuréen pour la création musicale (PACEM)**, dont l'activité entend promouvoir la diffusion

des œuvres contemporaines à Nice, à travers des créations originales et la redécouverte de chefs-d'oeuvre du XXème et XXIème siècle. – Photo Marie-Josèphe Jude © Ferrante Ferranti / <https://niceclassiclive.com/fr>

Invités en 2023, du 15 juillet au 8 août prochains : l'**Orchestre Philharmonique de Nice** dirigé par **Marc Coppey** (programme Chausson, Dvorak, Mozart, le 30 juillet)), l'**Orchestre du CRR de Nice** sous la direction de **Thierry Muller**, les pianistes **Bertrand Chamayou** et **Vanessa Wagner** (les 15 et 16 juillet), la violoniste **Élise Bertrand**, le violoncelliste **Xavier Phillips** (et son nouvel orchestre « **Les Solistes de Lausanne** », 27 juillet), la comédienne



Alice Taglioni (concert lecture autour des textes d'Anna Akhmatova, 26 juillet) ou le saxophoniste **Pierre Bertrand** (et son Quartet pour le concert de clôture, 8 août), entre autres, sans omettre **les artistes de l'Académie Internationale...** (concert de fin de session des jeunes talents de l'Académie, les 22, 29 juillet, le 5 août, 18h – retransmis en live sur YouTube) ; la célébration des 150 ans de la naissance de Rachmaninov (1er août)...

Sujets de passerelles passionnantes entre styles, époques, formes musicales, les œuvres jouées vont de Beethoven à Gershwin, de Vivaldi à Ligeti (dont le 100 ème anniversaire en 2023 sera fêté)... avec un éclairage sur les œuvres des compositrices Lili Boulanger et Germaine Tailleferre.

Côté musique moderne et contemporaine, la diversité des formes et des offres indique l'activité du PACEM / Pôle Azuréen de création musicale : ainsi les œuvres en création de **Fabien Waksman** (le 6 août), Elise Bertrand, Christian Lauba... ; un ciné-concert avec la musique de **Martin Matalon** sur des courts-métrages de Buster Keaton (« The Scarecrow », « One Week », « The Playhouse », 18 juillet), ou l'oeuvre inclassable, « hypnotique », « Mantra » de **Stockhausen** précédée d'une conférence de **Jean-François Heisser** (3 août).

Accessibilité et ouverture, diversité, esthétisme du lieu patrimonial... le Nice Classic Live offre bien des arguments pour réussir votre séjour à Nice.

Tous les concerts, les programmes, les modalités pratiques (accès et billetterie) sur le site du Festival

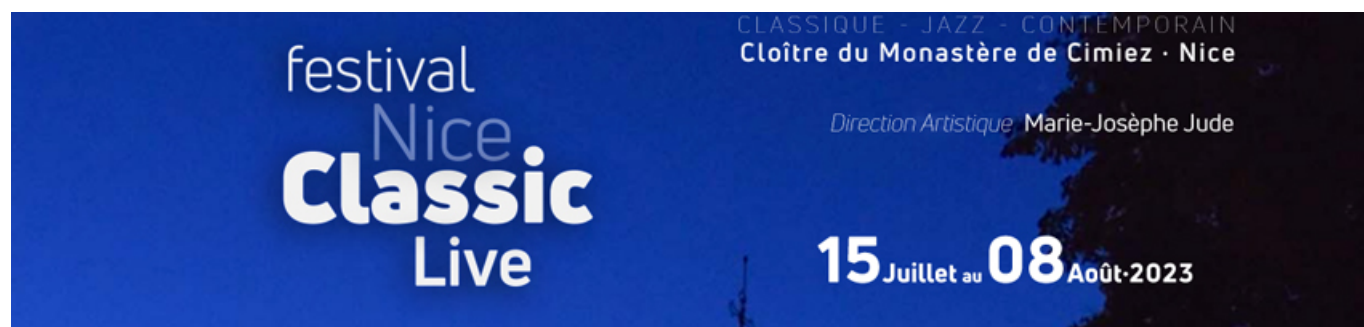
niceclassiclive.com / <https://niceclassiclive.com/fr>

SPECIAL PASS tous les concerts : 315 euros

<https://niceclassiclive.com/fr/programme>

Billetterie en ligne Nice Classic Live :

<https://niceclassiclive.seetickets.com/search/all>



Programme tous les concerts

SAMEDI 15 JUILLET 2023

21h : RECITAL DE PIANO

Bertrand Chamayou, piano

LISZT, RAVEL, UNSUNK CHIN

DIMANCHE 16 JUILLET 2023

21h : RECITAL DE PIANO

Vanessa Wagner, piano

Glass night de Philip GLASS

LUNDI 17 JUILLET 2023

19h : CONCERT TREMPLIN : JEUNES TALENTS

BRAHMS – Élise BERTRAND

Elise Bertrand, violoniste et compositrice

Gaspard Thomas, piano

Elise Bertrand, violoncelle

21h : RECITAL VIOLONCELLE-PIANO

SATIE – FAURE

Marie-Paule Milone, violoncelle

Denis Pascal, piano

Fauré Sonate N°1, Satie

MARDI 18 JUILLET 2023

21h : CINE – CONCERT

Ensemble Multilatérale

Martin Matalon, musique originale & direction musicale

Ciné-concert sur trois courts-métrages

« The Scarecrow »

« One Week »

The Playhouse » de Buster Keaton

VENDREDI 21 JUILLET 2023

21h : CONCERT ORCHESTRE DES PROFESSEURS du CRR de NICE,
direct. Thierry MULLER

Laurent Blanquart, guitare

Vincent Lucas, flûte

Frédéric Audibert, violoncelle

Concerto d'Aranjuez, Joaquin RODRIGO

Concerto pour violoncelle de Thierry MULLER

SAMEDI 22 JUILLET 2023

18h : Concert de fin de session des jeunes talents
de l'Académie Internationale d'Eté
de Nice

LUNDI 24 JUILLET 2023

19h : DUO VIOLON-PIANO

BEETHOVEN, Lily BOULANGER, POULENC

Olivier Charlier, violon

Emmanuel Strosser, piano

21h : CHOPIN Nocturnes

Bruno Rigutto, piano

Nocturnes de Frédéric CHOPIN

MERCREDI 26 JUILLET 2023

SOIREE LITTERATURE & MUSIQUE

19h : Concert lecture

Florent Boffard, piano

Claire Désert, piano

Jean-Marie Cottet, piano

Textes de Anna Akhmatova et musique russe,
avec Alice Taglioni, récitante

Polonaise de Moussorgsky

Casse-Noisette de Tchaïkowsky

Sacre du printemps (2ème partie) de Stravinsky

6 morceaux opus 11 de Rachmaninoff

21h :

Jean-Baptiste Fonlupt, piano

Stéphanie-Marie Degand, violon

Elena Rozanova, piano

Sonate n°2 pour violon et piano de PROKOFIEV

—

Agnès Sulem, violon

Olivier Charlier, violon

Françoise Gneri, alto

Yi-Bing Chu, violoncelle

Michel Béroff, piano

Quintette pour piano et cordes de CHOSTAKOVICH

JEUDI 27 JUILLET 2023

19h : CONCERT DUO VIOLONCELLE-PIANO

Emmanuelle Bertrand, violoncelle

Pascal Amoyel, piano

Après un rêve de FAURÉ

Élégie de FAURÉ

Sonate n° 1 de ST SAËNS

Sonate n° 1 de BRAHMS

21h : LES SOLISTES DE LAUSANNE

Les solistes de Lausanne

Xavier Phillips, direction et violoncelle
Concerto pour violoncelle en Sol Majeur, RV 415 d'Antonio
VIVALDI
Concerto per archi de Nino ROTA
Las Cuatro Estaciones Porteñas, arrangement pour violoncelle
et cordes de Astor
PIAZZOLLA
Concerto pour violoncelle en Si Bémol Majeur, G 482 de LUIGI
BOCCHERINI(1743-1805)

VENDREDI 28 JUILLET 2023

19h : Carte blanche aux solistes de la classe de chant de
Lorraine NUBAR

SAMEDI 29 JUILLET 2023

18h : Concert de fin de session des jeunes talents de
l'Académie Internationale d'Eté
de Nice

DIMANCHE 30 JUILLET 2023

21h : ORCHESTRE PHILARMONIQUE DE NICE
Marc Coppey, direction
Julien Beaudiment, flûte
Jean-Marc Phillips, flûte
Concerto pour flûte de Mozart
Poème pour violon et orchestre op.25 de Chausson
8ème symphonie op.88 de Dvorak

MARDI 1er AOÛT 2023

Célébration des 150 ans de la naissance de Sergueï

RACHMANINOFF

21h : NUIT DU PIANO

Pascal Rogé, piano

Barbara Binet, piano

Vittorio Forte, piano

Caroline Sageman, piano

21h

Johan Schmidt, piano

Jonas Vitaud, piano

François Chaplin, piano

Marie-Josèphe Jude, piano

Suites n° 1 et 2 pour 2 pianos de S. RACHMANINOFF

JEUDI 3 AOÛT 2023

19h : Parallels keys = Piano et Marimba

Aurélien Gignoux, percussions

Charles Heisser, piano

Ligeti, Debussy, Corea, Lili Boulanger, Ravel

21h : CONCERT & CONFERENCE

MANTRA de STOCKHAUSEN

Jean-François Heisser, piano

Jean-Frédéric Neuburger, piano

Serge Lemouton, projection sonore, électronique

Mantra pour deux pianos et électronique de Karlheinz

STOCKHAUSEN

VENDREDI 4 AOÛT 2023

19h : Récital Flûte et harpe

Claude Lefebvre, flûte

Marie-Pierre Langlamet, harpe

21h : LA MUSIQUE DE CHAMBRE
de BRAHMS

Hortense Cartier-Bresson, piano

Tuija Hakkila, piano

Delphine Haidan, mezzo-soprano

Pierre Génisson, clarinette

Karine Lethiec, alto

SAMEDI 5 AOÛT 2023

18h : Concert de fin de session des jeunes talents
de l'académie Internationale d'Eté de Nice

DIMANCHE 6 AOÛT 2023

19h : Récital de piano

Jean-François Heisser, piano

Portraits croisés Robert SHUMANN / Helmut LACHENMANN

21h : CREATION* Fabien WAKSMAN

« Création » pour quatuor de saxophones et piano

Rhapsody in Blue de George Gershwin

Quatuor ELLIPSOS, saxophones

Marie-Josèphe Jude, piano

Charles Heisser, piano

TARIFS & RÉSERVATIONS : niceclassiclive.com/fr/tarifs-niceclassiclive



ENTRETIEN

Entretien avec **Marie-Josèphe Jude**, directrice artistique du
Festival NICE CLASSIC LIVE...

CLASSIQUENEWS : Qu'est ce qui fait selon vous la singularité
de votre Festival ?

MARIE-JOSEPHE JUDE : Comme beaucoup de festivals d'été, c'est avant tout le lieu qui en crée la spécificité ; à Nice, nous avons la chance de pouvoir jouer au coeur du Cloître du Monastère de Cimiez, véritable privilège car le Monastère est toujours habité par des frères franciscains qui en ouvrent leur portes uniquement pour les concerts. Entouré de sublimes jardins, c'est un lieu qui invite à l'évasion ; l'intimité avec le public y est palpable, et l'acoustique naturelle forme un écrin idéal pour la musique.

CLASSIQUENEWS : Quelles sont les nouveautés cette année ? Les éléments qui prolongent ou renforcent l'esprit des éditions précédentes ?



MARIE-JOSEPHE JUDE : L'esprit de ce festival est basé sur la réunion d'artistes venus pour enseigner pendant quelques semaines estivales à l'Académie Internationale d'été, à de jeunes musiciens venus du monde entier; l'équipe de professeurs est constituée de grands pédagogues, mais aussi, et surtout, d'amis, souvent de longue date...Le festival leur permet de se retrouver chaque année ; ils inventent et pensent des programmes ensemble, c'est un rendez-

vous précieux.

Depuis quelques années, j'ai voulu aussi donner une place aux jeunes artistes, surtout après l'arrêt brutal que nous avons subi avec la covid. Il m'a semblé essentiel de proposer des soirées « tremplins », ou de les intégrer à des formations de musique de chambre.

Cette année, s'ajoute à cela un grand événement que le Festival a l'honneur d'inaugurer : la naissance d'un nouveau

Pôle Azuréen pour la Création et l'expérimentation musicale, dont l'objectif sera de diffuser la musique de notre temps, de passer des commandes à de jeunes compositeurs, de proposer nombre de concerts, d'ateliers, de résidences et de médiations durant toute l'année à Nice, par l'Opéra, le Conservatoire et la Villa Arson.

Cet été, nous aurons la joie de créer un « concerto-ballet » (le Quatuor Ellipsos et moi-même) de Fabien Waksman (récemment lauréat des Victoires de la Musique) ; nous consacrerons une soirée à Mantra de Stockhausen, chef-d'oeuvre absolu, et le Festival aura un week-end d'ouverture de rêve avec 2 récitals de piano, Bertrand Chamayou et Vanessa Wagner.

CLASSIQUENEWS : Avez-vous noté depuis la covid, un changement dans le comportement des publics ?

MARIE-JOSEPHE JUDE : De toute évidence, il a fallu retrouver l'habitude de revenir dans les salles: tous les secteurs du spectacle vivant et même le cinéma ont souffert des « changements de rythme »; les gens avaient perdu le réflexe de sortir; nous l'avons très nettement ressenti, mais j'ai l'impression que nous revenons progressivement à une fréquentation d' « avant covid ». Parallèlement à ce phénomène, on a senti aussi que les gens appréciaient encore plus le bonheur de partager ces moments uniques!

CLASSIQUENEWS : A quoi remarquez-vous qu'une édition est réussie ? et quels seraient dans l'idéal, les nouveaux développements dont vous rêvez pour le Festival de demain ?

MARIE-JOSEPHE JUDE : Une édition réussie est celle qui réunit

le bonheur du public et celui des artistes ; on sent quand les soirées ont amené à « cette communion » invisible, ces moments où le temps s'arrête, ces concerts dont chacun repart heureux, en profondeur...

Bien sûr, nous rêvons tous de faire venir au concert des publics qui ont l'impression que « ce n'est pas pour eux » , tant de jeunes ressortent d'un premier concert étonnés d'avoir eu tant de sensations nouvelles !

Il faudrait pour cela plus de présence de la musique au sein des écoles, des collèges, afin que ce langage paraisse familier et naturel; il y a encore beaucoup à faire en ce sens mais je suis optimiste quand je vois arriver les nouvelles générations de musiciens passionnés ; ils sauront trouver la manière de partager encore et toujours ce répertoire merveilleux...

Propos recueillis en juin 2023

**CRITIQUE, opéra. TOULOUSE,
Capitole, le 22 mai 2023.**

BRITTEN : Le Viol de Lucrèce. Rehlis, Rock, Dubois, Garnier. DELBÉE /STIEGHORST.

Après la deuxième guerre mondiale, au retour de sa visite des camps de la mort nazis, **Benjamin Britten** totalement bouleversé prend deux décisions : créer une petite compagnie d'opéra ; composer pour elle des œuvres de taille réduite. Sa première partition sera ce **Viol de Lucrèce / The Rape of Lucrecia**. L'œuvre très originale porte la douleur et les espoirs d'un monde nouveau après la grande horreur. Car cette partition, virtuose, belle et inouïe est également extrêmement ambiguë. Les toulousains ne la connaissaient pas et **Christophe Ghristi** n'a pas lésiné sur les moyens afin de provoquer un choc pour le public. A son habitude, il a engagé une distribution parfaite, nous y reviendrons en détail.

Premier Viol de Lucrèce au Capitole

Une ambiguïté magnifiée à Toulouse



Le fait d'offrir à la grande artiste **Anne Delbée** une nouvelle mise en scène d'opéra est absolument remarquable. Le dispositif scénique est très habile, les décors suggestifs, les costumes somptueux, les lumières très subtiles. L'œil est à la fête et voyage du jour à la nuit, de l'intime au public, de la noirceur à la lumière de l'âme, c'est fascinant. La direction d'acteurs est très précise et la manière dont chaque chanteur se meut est remarquable par la différenciation faite entre les personnages. Hiératique et pudique la Lucrece d'**Agnieska Rehlis** est sublime de beauté puis sera détruite par le viol avant de se métamorphoser en Sainte Martyre. La pulsionnalité ravageuse de Tarquin est parfaitement rendue par **Duncan Rock**. De ce fait le choc de leurs oppositions devient radical. Ils apparaissent comme n'appartenant pas à la même planète. **Dominic Barberi** en Collatin le mari, est d'abord un soldat quelconque avant de devenir un mari aimant d'une

générosité absolue et pourtant totalement impuissante à sauver sa femme tant aimée. Il a un jeu subtil et son changement est d'une grande vérité éthique.

En politique retors, le Junius de **Philippe-Nicolas Martin** est aussi vil que poli. C'est en fait lui qui est le monstre qui provoque le drame. Il nous reste à évoquer le **Chœur Antique** voulu par Britten. Confié à un homme et une femme la richesse de leurs commentaires fait tout le prix de cette partition. Le jeu de **Marie-Laure Garnier**, chœur féminin, est marmoréen et d'une humanité troublante. Toute de noblesse et de retenue elle personnifie la compassion et l'admiration. Plus volage, **Cyrille Dubois** en chœur masculin est proche d'un papillon qui voltige sur scène cherchant à faire vivre l'action qu'il raconte ; c'est plus extérieur, plus contemporain. Entre ce classicisme marmoréen du chœur féminin, que rappelle également un élément de décor fait d'une tête de statue à demi visible posée au sol, et l'agitation hystérique du chœur masculin associé à la richesse du costume tout en or de Tarquin, le conflit masculin-féminin explose et travaille à une opposition qui petit à petit devient complémentarité. D'aucun reprocheraient à **Anne Delbée** d'en avoir trop montré... Mais la richesse de sens multiples de sa conception nous amène à nous questionner, nous le public, sur notre goût du luxe et notre délectation à voir autant d'héroïnes sacrifiées à l'opéra.

Le travail vocal et scénique des chanteurs est tout à fait convainquant dans la manière dont l'identité vocale de chacun participe activement à construire les personnages. La distribution est donc admirable en tout. Toutes les voix sont superbes y compris les plus petits rôles. **L'Orchestre du Capitole** avec ses 13 musiciens est d'une réactivité sidérante; il est presque incroyable qu'ils soient en si petit nombre tant les effets sont riches. La direction de **Marius Stieghorst** est magistrale, souple, riche en nuances. Le drame se déploie sans temps morts et le public sort de cette heure et 40

minutes de musique, complètement bouleversé, ayant l'impression d'avoir traversé un océan de larmes. L'ambiguïté de la partition dans sa beauté ravageuse ne cesse de hanter le spectateur-auditeur fort longtemps. La pirouette finale voulue par Britten qui très artificiellement lie l'histoire de Lucrece à celle du Christ est très dérangeante dans le sens où la religion ne sert qu'à donner un prétexte obscur aux souffrances des innocents comme Lucrece. Cet opéra très puissant a fait une entrée remarquable au répertoire du Capitole. Incroyable découverte.

CRITIQUE, Opéra. TOULOUSE, Théâtre du Capitole, le 23 mai 2023. Benjamin BRITTEN (1913-1976) : Le Viol de Lucrece, Opéra
en deux actes. Mise en scène : Anne Delbée ; Collaboration
artistique : Émilie Delbée ; Collaboration à la mise en scène
: Arthur Campardon ; Décors : Hernan Panuela ; Costumes : Mine
Vergez ; Assistante aux costumes : Marie-Christine Franc ;
Lumières : Jacopo Pantani ; Distribution : Agnieszka Rehlis,
Lucrece ; Duncan Rock, Tarquin ; Dominic Barberi, Collatin ;
Philippe-Nicolas Martin, Junius ; Juliette Mars, Bianca ;
Céline Laborie, Lucia ; Marie-Laure Garnier, chœur féminin ;
Cyrille Dubois, chœur masculin ; Orchestre national du
Capitole ; Direction : Marius Stieghorst. Photos : Mirco
Magliocca



**CRITIQUE, concert. LILLE, le
1er juin 2023. Enesco, Saint-
Saëns [Varvara, piano],**

Ravel... ON LILLE, Jean-Claude Casadesus.

Somptueuse soirée symphonique tant sur le plan du scintillement des timbres et de la cohérence que dans le choix des œuvres. L'enchaînement indique une gradation dans l'effusion rythmique, le sens du swing, l'efflorescence des timbres... avec le sens des équilibres et de la clarté, cher au maestro Casadesus.



Ouvrir le concert avec la « Rhapsodie roumaine n°1 » d'Enesco (1903), son exubérance libre, sa joie jaillissante, ses citations de motifs populaires est une juste option qui appelle d'autres déploiements... ainsi, en résonance, cette autre ivresse sonore que porte et développe « Le Bœuf sur le toit » (1920) d'un Milhaud tout autant perméable aux folklores, ici portugais et évidemment brésiliens. Au delà de la compilation, de l'esprit des collages, la structure même de la partition sur un argument de Cocteau, fait un ballet musical chamarré, pétillant, bouillonnant même dont JC Casadesus sait distiller la subtile essence chorégraphique, le verbe électrique, la couleur énergique où tous les pupitres et chaque soliste brillent par leur intensité complémentaire. Photo © Ugo Ponte / ON LILLE / Orchestre National de Lille.



Varvara et Jean-Claude Casadesus © Ugo Ponte

Le 2^{ème} Concerto pour piano de Saint-Saëns est un chef d'œuvre du romantisme français [1868, deux ans avant la chute du second Empire] qui dévoile combien le brio, l'introspection, la virtuosité [qui font la synthèse de Chopin, Liszt, Schumann...] sont construits et assemblés par une pensée supérieure propre, marquée sous le sceau de l'élégance et de... la légèreté [de la 'badinerie en particulier

dans le 2ème mouvement indiqué « *allegro scherzando* »].
Le premier mouvement saisit après sa formidable fureur du début [cadence du piano seul d'abord, tout en courage et en déclaration] par sa course introspective, une langueur parfois sombre et tragique (jusqu'aux dernières mesures, dans le mystère et l'oublieuse rêverie...). Quel contraste avec les deux derniers, tout en insouciance et d'une énergie de plus en plus aérienne jusqu'au « *Presto* »... facétieux. La pianiste née à Moscou en 1983 **Varvara** (1er Prix du 12è Concours Geza Anda, Zurich) retrouve le National de Lille, en énergie et en puissance bien ancrée dans le clavier ; son jeu investi trouve un point d'équilibre souverain entre chant et sens de la structure. Chacun des mouvements est saisi et affirmé dans son caractère (l'esprit du *Caprice shakespearien* dont parlait Cortot – dans le souvenir du Songe de Meldelssohn... : vif, léger, fluide, dans le 2è mouvement); associé à la baguette vif argent du maestro, le jeu souligne l'autorité rythmique, l'allant, la puissance sous l'élégance, ce passage qui fait passer de « Bach à Offenbach », intervalle vertigineux conçu par un Saint-Saëns tout sauf académique, comme nous l'a rappelé avec à propos, la pianiste très inspirée.

De Saint-Saëns à La Belle Époque...

**Somptueuse élégance
Furieuse lascivité**



Varvara et Jean-Claude Casadesus © Ugo Ponte

Le cadeau de la soirée demeure « **Boléro** », une pièce maîtresse de RAVEL (1928), elle aussi prétexte chorégraphique et devenu à juste titre, défi délirant de musique pure pour tout orchestre. Ce soir, chauffé par les pièces qui ont précédé, le morceau brille par son énergie, son éclat instrumental, sa fabuleuse épopée des timbres successifs et mêlés -opportunité pour mesurer la maîtrise et la personnalité de chaque instrumentiste du National de Lille, ... entre autres, flûtistes, clarinettistes, hautboïste, tromboniste en tête.

Jean-Claude Casadesus convainc par l'expressivité et la précision, dans une conception qui prépare au cycle des ultimes tutti éruptifs, articulés avec un souffle saisissant. Le sens des équilibres, là encore, la gradation maîtrisée des contrastes, la tension et ces détentes enchaînées, immédiatement canalisées, produisent ce festival singulier entre élégance et furieuse lascivité. Monstre serpentin et cathédrale rutilante. Équation poétique, emblème esthétique que **Jean-Claude Casadesus** défend, exprime avec ce naturel et cet engagement inscrits dans la sincérité d'un geste d'une rare précision. Bravo Maestro !

Il est encore possible de vivre la fabuleuse expérience **ce soir, ven 2 juin à l'Auditorium Nouveau Siècle** légitimement baptisé « Jean-Claude Casadesus », à 20h :

https://www.onlille.com/saison_22-23/concert/la-belle-epoque/

CRITIQUE, concert. LILLE, le 1er juin 2023. Enesco, Saint-Saëns [Varvara, piano], Ravel... ON LILLE / Orchestre National de Lille, Jean-Claude Casadesus.

LIRE aussi notre annonce du concert : **Jean-Claude Casadesus / Varvara / Orchestre National de Lille** : <https://www.classiquenews.com/lille-les-1er-et-2-juin-2023-on-lille-jc-casadesus-enesco-saint-saens-varvara-piano-ravel-bolero/>



**Jean-Claude Casadesus © Ugo Ponte / Orchestre National de
Lille**

CRITIQUE, danse. LYON, 77èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 31 mai 2023. « Stéréo Deluxe » par Philippe Decouflé et la Compagnie DCA

Ce 31 mai 2023, le Grand Amphithéâtre Antique de Lyon accueillait pour la première fois, à l'occasion de la 77e édition du festival *Les Nuits de Fourvière*, Philippe Decouflé et sa *Compagnie DCA*. Et pour ses grands débuts dans ce lieu chargé d'histoire, le chorégraphe a frappé fort en dévoilant la version « *Deluxe* » de son spectacle « *Stéréo* », créé l'année précédente au festival *Montpellier Danse*. Une version augmentée, pensée spécialement pour la scène majestueuse de *Fourvière* – et pour une soirée qui restera comme un authentique choc artistique.

Exit ici es décors clinquants ou les projections vidéo auxquelles l'artiste nous avait parfois habitués : le spectacle est cette fois brut, viscéral, presque nu. L'idée est d'une simplicité déconcertante, pour un résultat d'une richesse infinie : fusionner un véritable concert de *rock*, joué en live avec une énergie *punk*, et une chorégraphie

survoltée où sept interprètes d'exception donnent tout, sans filet. Enrichi de cuivres rutilants et de musiciens supplémentaires pour cette version lyonnaise, le spectacle s'impose comme un hybride parfait, un concert dansé où les corps et les instruments ne font plus qu'un.

La musique, d'abord, emporte tout sur son passage. Le répertoire est un *cocktail* détonant de *rock*, de *glam* et de *pop*, qui puise dans les racines les plus joyeuses du genre, des *Beach Boys* à *T-Rex*, en passant par des clins d'œil plus contemporains. Porté par des musiciens en état de grâce, le son se déploie avec une puissance phénoménale dans l'écrin à l'acoustique exceptionnelle du **Théâtre Antique**, faisant vibrer les gradins et battre les cœurs en cadence. L'absence d'écran ou de dispositif scénique trop sophistiqué recentre toute l'attention sur l'énergie pure, brute et cathartique qui émane de la scène.

Mais « *Stéréo Deluxe* » n'est pas qu'un concert, c'est aussi un spectacle visuel d'une intelligence et d'une drôlerie confondantes. Dans la lignée des créations de **Philippe Decouflé**, le burlesque et l'absurde sont toujours présents, incarnés avec génie par l'étonnant **Baptiste Allaert**. Véritable *clown* moderne en collant pailleté, ce dernier mène le spectacle à la baguette, oscillant entre une maladresse touchante et une maîtrise technique impressionnante. Il est le fil rouge de cette performance, rappelant par certains côtés les grands complices du chorégraphe, et assurant une parenthèse d'humour décalé dans cette déferlante *rock*.



Les danseurs, quant à eux, sont tout simplement sidérants. Leur puissance physique est renversante. Ils se jettent dans des configurations chorégraphiques d'une incroyable intensité, mêlant avec une aisance déconcertante des influences aussi variées que le *hip-hop*, le *voguing*, la danse classique ou l'acrobatie. On retient des instants de grâce pure, comme ces duos d'une douceur inattendue au milieu du chaos, ou ces corps hyper-souples semblant défier les lois de la gravité. Un moment particulièrement marquant survient lors d'un jeu de miroir sur les talons : l'un des danseurs, chaussé d'imposants talons aiguilles, dialogue avec un autre sur pointes, créant une illusion optique fascinante qui interroge avec malice les codes de la danse et du genre.

Stéréo Deluxe est un spectacle qui se vit plus qu'il ne se regarde. C'est une célébration joyeuse, fouteuse et terriblement physique de la musique et du mouvement. Si l'on

peut y voir un clin d'œil nostalgique à l'âge d'or du *rock* et à l'énergie folle des concerts de légende, Philippe Decouflé ne se contente pas de revisiter le passé. Il tord les stéréotypes, joue avec le temps qui s'accélère ou se répète, et offre au public une expérience brute, jubilatoire et profondément humaine. Pour cette soirée d'ouverture, le public lyonnais, sous une cloche de *ponchos* transparents par crainte de la pluie, a eu le privilège d'assister à un véritable moment de grâce, un *show* euphorisant qui a transformé ce lieu antique en une piste de danse géante, surchauffée et électrisée. Loin d'être une simple reprise, cette version *Deluxe* s'impose comme un nouveau jalon dans la carrière d'un artiste toujours aussi imprévisible, confirmant la place unique de **Philippe Decouflé** dans le paysage de la création contemporaine.

CRITIQUE, danse. LYON, 77èmes « Nuits de Fourvière » (Grand Amphithéâtre Romain), le 31 mai 2023. « Stéréo Deluxe » par Philippe Decouflé et la compagnie DCA. Credit photographique (c) Paul Bourdrel

CRITIQUE, opéra (en version

**concertante). VERSAILLES,
Opéra Royal, le 29 mai 2023.
WAGNER : Das Rheingold. P.
Schöne, W. van Mechelen, P.
McManara... Orchestre du
Théâtre national de la Sarre,
Sébastien Rouland (direction)**

Ce dimanche 29 mai, l'Opéra Royal de Versailles a vibré lors d'une mémorable représentation (en version concertante) de *L'Or du Rhin* de Richard Wagner, *Prologue* de la *Tétralogie*, marquant le début d'un partenariat entre le Théâtre national de la Sarre en Allemagne et l'institution versaillaise. Ce projet célèbre le 150ème anniversaire de la création du *Ring* (en 1876 à Bayreuth), avec pour objectif de présenter l'intégralité de la *Tétralogie* d'ici 2026. Reporté en raison de la pandémie, ce *Rheingold* en version concert a été salué comme une alternative magistrale, privilégiant la pureté musicale aux artifices scéniques.

Sous la direction énergique et inspirée du chef français **Sébastien Rouland**, l'Orchestre du Théâtre national de la Sarre a offert une interprétation somptueuse, mettant en lumière les

Leitmotiv complexes et les textures dramatiques de Wagner. La précision, l'homogénéité et le sens théâtral de l'ensemble ont été soulignés, magnifiés par l'acoustique exceptionnelle du lieu. Des profondeurs murmurantes du Rhin aux enclumes tonitruantes du Nibelheim, la partition a résonné avec une puissance envoûtante.

La distribution vocale réunie à Versailles est à l'avenant. **Peter Schöne** (Wotan) possède une voix mordorée, incarnant avec autorité l'arrogance et les doutes du dieu. Dans le rôle d'Alberich, **Werner van Mechelen**, après des débuts hésitants, livre ensuite une performance terrifiante, notamment dans la malédiction de l'Anneau. **Melissa Zgouridi** campe une éblouissante Erda, avec sa voix de mezzo incarnant une sagesse primordiale. **Markus Jaursch** (Fasolt) et **Hiroshi Matsui** (Fafner) offrent deux géants qui impressionnent par leur puissance vocale, annonçant leurs destins tragiques. **Algirdas Drevinskas** incarne un Loge rusé et charismatique, malgré une voix manquant de projection. Les Filles du Rhin (**Valda Wilson**, **Zgouridi**, **Bettina Bauer**) ouvrent l'œuvre avec grâce. **Paul McNamara** (Mime) brille dans son récit poignant, tandis que **Stefan Röttig** (Donner) manque de poids vocal.

L'absence de mise en scène a recentré l'attention sur la partition et l'engagement des chanteurs. Ce *Rheingold* très réussi est de bon augure pour *La Walkyrie*, prévue en mars 2024. Un hommage à Wagner, lien entre Louis XIV et Louis II de Bavière, dont le château d'Herrenchiemsee rêvait de rivaliser avec Versailles...

CRITIQUE, opéra (en version concertante). VERSAILLES, Opéra Royal, le 29 mai 2023. WAGNER : Das Rheingold. P. Schöne, W. van Mechelen, P. McManara... Orchestre du Théâtre national de la

CRITIQUE, concert. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos, le 27 mai 2023. GEMINIANI/HAENDEL/VIVALDI. Lena Belkina / I Solisti Veneti.

Deux jours après y avoir applaudi le fabuleux Quatuor Hermès ([dans les Quatuors de Ravel et Debussy](#)), le **Festival de Musica dos Capuchos 2023** quitte son lieu historique (le Couvent des Capucins / O Convento dos Capuchos, situé dans un quartier résidentiel d'Almada, sur un promontoire rocheux face à la fameuse plage de Caparica) pour s'installer (première fois) dans le **Théâtre Municipal d'Almada** (Teatro Joaquim Benite), situé lui en plein coeur historique de cette ville de près de 200.000 habitants qui fait face à Lisbonne, de l'autre côté du Tage.

Pour ce second concert, en présence de la Maire de la ville (Mme Inès de Medeiros), **Filipe Pinto-Ribeiro** a invité la mezzo ukrainienne **Lena Belkina** (souvent entendue au Grand-Théâtre de Genève, dont elle est une grande habituée) et les célèbres "I Solisti Veneti", orchestre fondé en 1959 par le regretté

Claudio Scimone, et dont le pain quotidien est de jouer de la musique baroque (et du début XIXe – du Rossini majoritairement), mais sur instruments modernes (et non baroques). Ils sont surtout très réputés, avec pas moins de 300 enregistrements discographiques à leur actif (tous gravés pour le label Erato), dont beaucoup sont des enregistrements de référence (à l'instar du mythique « Orlando Furioso » de Vivaldi avec Marilyn Horne dans le rôle-titre).

La soirée débute mal, car à peine les premiers accords de “La Folia” de **Francesco Geminiani** entamés, que l'une des cordes du Violon solo /chef d'orchestre : **Mario Hassen** craque, l'obligeant à changer de violon avec son premier chef d'attaque, **Lucio Degani**, qui remet lui-même l'instrument injouable au second violon, qui devra donc regarder ses camarades jouer tout le morceau en faisant le pied de grue ! Et comme l'on pouvait s'y attendre, l'incident déstabilise le principal concerné et désorganise pendant quelques secondes ses partenaires, quand il s'agit de reprendre le fil, mais qui se termine heureusement comme il avait commencé, c'est-à-dire très bien interprété... l'honneur est sauf !

Puis c'est au tour de **Lena Belkina** d'ensorceler le public lusophone par l'une des plus belles voix de mezzo du moment, que nous avons également entendue au Festival Rossini de Pesaro (elle est une chanteuse rossinienne émérite), et qui fait un sort à deux airs de Haendel extrait de son “Serse” : d'abord le célebrissime (et délicat) “Ombra mai fu” ; avant le véloce (et trépidant) “Crude Furie degli orridi abissi”.

Dans l'un comme dans l'autre registre, la mezzo navigue comme un poisson dans l'eau dans ces états émotionnels intenses qui sont à la base de tout air d'opéra baroque. Et si les tourments, les prières, la douceur, le mépris, la beauté ou la fureur n'ont aucun secret pour le souffle inspiré de Lena Belkina, la formation baroque qui lui sert d'écrin lui donne parfaitement la réplique, en l'accompagnant avec une rare virtuosité.

C'est **Antonio Vivaldi** qui a été ensuite retenu, le compositeur "fétiche" de la phalange vénitienne – comme il se peut aisément comprendre, et dont la cantatrice ukrainienne délivre deux airs: le premier extrait de son oratorio "Juditha Triumphans" ("Armatatae face et anguibus") et le second tiré de son opéra "Il Giustino" ("Vedro con mio diletto"). Dans le premier, elle ravira l'auditoire autant par son registre grave somptueux que par la lumière qu'elle projette, la ductilité et la douceur que contiennent son timbre exceptionnel. Et c'est peu dire qu'elle fait fi des vocalises ébouriffantes de cet air, qui emportent la salle après avoir pu se régaler des couleurs déployées, de la richesse des intonations dramatiques et des variations proposées, jusque dans un aigu final qui le laisse pantois ! Le second air, beaucoup plus doux, est une romance amoureuse, celle qu'Anastasio adresse à sa bien aimée Arianna, qu'il vient juste d'épouser mais qu'il doit déjà quitter pour partir à la guerre... Belkina le délivre avec beaucoup d'émotion et de sensibilité, imposant ainsi quelques secondes de silence à un public attentif et sous le charme... avant qu'il ne le rompe par de furieuses acclamations !



En seconde partie de soirée, ce sont les (incontournables) **Quatre Saisons** du même Vivaldi qu'**I Solisti Veneti** donnent à entendre, eux qui les ont enregistrées à de nombreuses reprises, ce "tube" absolu de la musique classique. L'interprétation de **Mario Hossen** – ce soir placé à la tête d'I Solisti Veneti (leur directeur musical étant le chef italien Giuliano Carella...) – s'inscrit dans le cadre d'une certaine tradition établie par les violonistes italiens dans les années 1990, notamment par Fabio Biondi et Giuliano Carmignola, en insistant sur le caractère descriptif de ces pièces. Hossen se place ainsi quelque part entre la théâtralité outrée de Biondi et la délicatesse de Carmignola : sa lecture s'avère riche en harmoniques, fraîche et alerte, mais n'est pas dénuée de maniérismes. Il y impressionne par sa verve comme par sa suggestivité, qu'il amalgame à la poésie et à l'intensité. Parfois, les phrasés sont délivrés dans toute leur simplicité, d'autres fois, ils se voient parsemés d'accents plus ou moins

forts, offrant malgré tout un récit cohérent. Pas de tics de sons courts ici, ni de dogmatisme dans cette approche musicale, mais pas vraiment d'humour non plus... Le discours est sérieux et, par moments, centré uniquement sur la virtuosité, dont le violon solo de Mario Hossen offre maints exemples, au cours des quatre Concertos correspondant chacun à une saison (eux-mêmes subdivisés en trois mouvements) – sur fond d'un accompagnement diversifié du point de vue de la palette des teintes et des nuances dynamiques... Bravo donc à ses douze “coéquipiers” !

Mais c'est en solo qu'il achève le concert, en se lançant dans une exécution diabolique et effrénée du 24ème (et dernier) “Caprice” de Niccolò Paganini, qui lui vaut – à peine achevé les redoutables derniers accords – une standing ovation méritée de la part d'un public hurlant sa joie et son admiration !



CRITIQUE, concert. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos, le 27 mai 2023. VIVALDI / HAENDEL / TARTINI / GEMINIANI. Lena Belkina / I Solisti Veneti. Photos : (c) Rita Carmo.

**CRITIQUE, concert. ALMADA,
Festival de Musica dos
Capuchos, le 25 mai 2023.
DEBUSSY, RAVEL, MILHAUD.
Quatuor Hermès / F. Pinto-
Ribeiro.**

Le Festival de Musica dos Capuchos à Almada au Portugal (de l'autre côté du Tage, en face de Lisbonne) monte en puissance et gagne en rayonnement avec la venue d'ensembles et d'artistes de renommée internationale. C'est le cas du concert d'ouverture qui mettait à l'affiche le **Quatuor Hermès** (ce jeudi 25 mai), tandis que jusqu'au 23 juin se produiront des

artistes et orchestres de l'envergure de Stephen Kovacevich (le 17/6), I Solisti Veneti (le 27/5), la mezzo turque Deniz Uzun (le 28/5), l'Orchestre de chambre Franz Liszt de Budapest (le 18/6), la pianiste danoise Marianna Shirinyan (le 10/6) et tant d'autres...

Toujours placé sous houlette de l'infatigable pianiste portugais **Filipe Pinto-Ribeiro**, le festival (3ème édition sous sa direction) prend toujours place dans son lieu "historique", une belle salle aménagée à l'intérieur du Couvent des Capucins ("Convento dos Capuchos"), mais aussi pour la première fois dans les murs du Théâtre Municipal Joaquim Benite, dans le centre historique d'Almada, pour mieux ancrer le festival dans la ville (le Couvent des Capucins étant lui un peu excentré, sur une colline face à la fameuse plage de Caparica).



Photo © Emmanuel Andrieu

Et pour fêter le retour du festival, après une belle journée

estivale, c'est le lieu historique conventuel qui a été retenu pour servir d'écrin au fameux **Quatuor Hermès** (fondé en 2008), dans un répertoire qui leur est familier puisqu'ils ont la charge de défendre ce soir les Quatuors de Debussy et de Ravel, dont l'enregistrement discographique fait référence. Le Quatuor français n'en est pas à sa première venue en terre lusophone, et nous étions d'ailleurs présent à **leur concert au Monastère de Sao Bento à Porto** (donné aussi au Théâtre Thalia de Lisbonne), **en février 2022**, pour interpréter deux "monuments" de Franz Schubert, les fameux Quatuors "Rosamunde" et "La Jeune fille et la Mort" (Lire notre critique pour rappel, ci dessous, en bas de page).



Le Quatuor Hermès fête donc son 15ème anniversaire cette

année, en même temps que les 130 ans de l'ouvrage de **Debussy** (1893) et les 110 ans de celui de **Ravel** (1913), le second pouvant paraître comme un hommage au premier, notamment au travers des fameux "pizzicatti" qui sont à la base des (deux) deuxièmes mouvements. Et côté interprétation : clarté, finesse, justesse et engagement sont les maîtres mots de leur superbe prestation, avec une interprétation qui impressionne par l'extraordinaire clarté des lignes, le soin apporté au moindre détail, l'agile allant comme la finesse expressive, l'élégance et le raffinement sonore font de chaque moment des ces deux œuvres, une aventure à la fois nouvelle et loyale aux intentions des compositeurs. Tout est ici en place : l'exigence et la frémissante présence de cette formation équilibrée qui placent le Hermès parmi les meilleurs des jeunes quatuors talentueux en France actuellement.

Les Quatuors de Debussy et de Ravel sont souvent au programme des récitals, au détriment certes d'une large littérature chambriste (on n'entend quasi jamais ceux de Magnard ou même de Saint-Saëns, par exemple), mais les Hermès apportent à la partition de **Debussy**, l'éloquence qui convient avec une touche d'urgence, d'acuité et de brillant éclat tout à fait de circonstance – la douceur de l'Andantino, touchante mais aux attaques franches ou la montée en puissance esquissée en arche parfaite. Une même limpidité illumine **le Quatuor de Ravel** : l'Allegro moderato devient d'une intensité vibrante à la limite du post-romantisme, alors que l'incisive allure du deuxième mouvement se double d'une oscillation souple et raffinée de part et d'autre d'une partie centrale qui est un modèle d'élégance. Et le mouvement conclusif rappelle tout ce que contient déjà la ferveur initiale.



Pour inclure le pianiste / directeur artistique du festival **Filipe Pinto-Ribeiro**, c'est à cinq qu'ils poursuivent et concluent la soirée, avec le plus rare Quintette avec piano, "La Création du Monde" de Darius Milhaud. Provocante, frénétique, jazzy ou polissonne, la musique du compositeur marseillais est un vrai stimulant pour les mélomanes. Car Darius Milhaud, en bon provençal, fut d'un naturel optimiste, et la joie pleine de vitalité qui parcourt sa musique présente avec délice une terre méridionale où la culture antique trouve son berceau. Dès le début de "La Création du Monde", on retrouve les accords majeurs mélangés aux accords mineurs, si fréquents dans son écriture, et les nombreux moments percussifs du piano (Pinto-Ribeiro s'en donnant ici à cœur-joie...) confèrent à l'ensemble une couleur robuste, primitive, même orageuse !

Le premier We du festival se poursuit avec la venue demain des célèbres ‘“I Solisti veneti”, accompagnés par la mezzo ukrainienne Laura Belkina dans des airs et pièces Haendel et Vivaldi (dont les incontournables “4 Saisons”), puis dimanche 28 ce sera au tour de la soprano turque Deniz Uzun (accompagnée au piano par David Santos) de faire valoir ses atouts vocaux, notamment au travers des “Nuits d’été” de Berlioz, plus d’autres pièces célébrant l’été comme le “Summertime” de Gershwin ou le “Sommerabend” de Johannes Brahms...

CRITIQUE, concert. ALMADA, Festival de Musica dos Capuchos 2023. Convento dos Capuchos, le 25 mai 2023. DEBUSSY/RAVEL/MILHAUD. Quatuor Hermès / F. Pinto-Ribeiro. [PLUS D’INFOS sur le Festival Musica dos Capuchos à Almada : ici.](#) / Photos Festival » MUSICA CAPUCHOS » : (c) Rita Carmo

LIRE aussi notre **annonce du Festival CAPUCHOS 2023** / Almada :

[*PORTUGAL. Festival Musica dos Capuchos, 25 mai – 23 juin 2023*](#)

AUTRE ARTICLE Quatuor Hermès à PORTO (fév 2022) :

CRITIQUE, concert. PORTO, Monastère de Sao Bento da Vitoria, le 24 février 2022. SCHUBERT : Quatuors « Rosamunde » & « La Jeune fille et la mort ». Quatuor Hermès.



Photo © Emmanuel Andrieu / 2022

Non content de diriger trois des plus importants festivals de musique classique au Portugal (le Festival de **Musica dos Capuchos** à Almada, le **Verao Classico** à Lisbonne et le **Festival internacional de Musica/Classicfest** de Bragança), le pianiste

portugais **Filipe Pinto-Ribeiro** vient d'ajouter une nouvelle corde à son arc de directeur de manifestations musicales avec **Music4l-Mente**, qui explore l'interconnexion entre la musique classique et les neurosciences au travers de concerts de musique de chambre précédés par des conférences scientifiques.

Quatre quatuors à cordes d'excellence – les quatuors Michelangelo, Hermès, Cosmos et Gropius – font ainsi leurs débuts au Portugal en interprétant des œuvres de référence dans le répertoire de la musique de chambre, tandis que quatre chercheurs de renommée internationale exposent des thématiques sur la relation intime entre la musique et le cerveau.

Après un premier concert avec le **Quatuor Michelangelo** en novembre, donné à la fois au Theatro Thalia de Lisbonne et au Monastère Sao Bento da Vitoria de Porto (comme les trois autres), c'est avec le **Quatuor Hermès** que se poursuit le cycle, dans un programme entièrement consacré à **Franz Schubert**. Mais avant, place à un exposé sur « Les émotions inspirées par la musique : cinétique et dynamique cérébral » conduit par **Nuno Sousa**, professeur à la Faculté de médecine de l'université du Minho. A contrario de la première conférence, donnée en anglais (par Barbara Tillman), nous n'avons malheureusement pas pu en profiter, ne comprenant pas (encore) la langue de Luis de Camoes...

Puis l'excellent **Quatuor Hermès** (toujours composé par **Omer Bouchez, Elise Liu, Lou Chang** et **Yann Levionnois**) prend place sur une petite estrade dans la cour intérieure du plus beau Monastère de Porto, situé en plein cœur de ville. Il est connu pour être un admirable interprète de l'inspiration tourmentée du compositeur autrichien, et le célèbre quatuor « **La Jeune fille et la mort** » est un de leur cheval de bataille : l'Allegro initial équilibre d'admirable manière la puissance des tutti et la délicatesse du dessin mélodique, laissant

respirer les inflexions introspectives qui alternent avec l'exposition du sentiment. Le fameux Andante con moto, sommet de la partition, constitue aussi à nos oreilles l'acmé de cette première partie de concert. D'un seul mouvement, les Hermès nous emmènent dans un voyage dont on ne sort pas indemne. Sans concession, le Scherzo fait étalage de ce sens du rythme que possèdent de manière innée les quatre formidables musiciens. Enfin, ces derniers balaient le finale avec une économie de moyens sans égale.

Avant ce 14ème quatuor, véritable miroir de la tragédie intérieure de Schubert, ils s'étaient attaqués à son **13ème Quatuor**, une œuvre moins déchirante et moins douloureuse, mais profondément mélancolique. En lui donnant le surnom « **Rosamunde** » il semble que les éditeurs n'ont voulu en retenir que son côté gai et optimiste, du fait de l'utilisation par Schubert dans l'andante d'une mélodie en majeur extrait de sa propre musique de scène « Rosamunde ». Le second violon d'Elise Liu introduit avec magnificence sa partie de soutien du premier mouvement, pour laisser immédiatement s'exprimer la superbe musicalité du premier violon d'Omer Bouchez dans le premier thème. Mais on reste surtout impressionné par la justesse de l'Andante, surtout dans la coda et son magnifique traitement par le premier violon. Le Menuet, quant à lui, est empli d'une nostalgie évidemment contenue dans la partition, mais rarement aussi bien traitée, notamment par l'alto et les accents graves du violoncelle. Plus de légèreté apparaît dans le finale, Allegro moderato, même s'il semble évident après une telle interprétation que le jeune ensemble est déjà prêt pour interpréter le quatuor La Jeune Fille et la Mort qui suit...

Venu nombreux, le public leur fait un triomphe et l'on ne peut qu'attendre avec beaucoup d'impatience les deux prochains concerts où se produiront, d'abord les Cosmos (le 21 avril à Porto et le 22 à Lisbonne), puis les Gropius (le 2 juin 2022 à Porto et le 3 à Lisbonne). Souhaitons longue vie à **Musi4l-**

Mente !

CRITIQUE, concert. PORTO, Monastère de Sao Bento da Vitoria, le 24 février 2022. SCHUBERT : Quatuors « Rosamunde » & « La Jeune fille et la mort ». Quatuor Hermès.

CRITIQUE, opéra. LIEGE, ORW, le 19 mai 2023. VERDI : I Lombardi. Daniel Oren / Sarah Schinasi

Après **Alzira** (1845) en fin d'année dernière (voir notre compte-rendu

<https://www.classiquenews.com/critique-opera-liege-opera-royal-de-wallonie-le-25-novembre-2022-verdi-alzira-giampaolo-bisanti-leonardo-sini-jean-pierre-gamarra/>), l'Opéra de Liège

s'offre une autre rareté verdienne avec **Les Lombards à la première croisade** (1843) : une double audace à souligner en ces temps de restrictions budgétaires, qui ne favorisent pas l'originalité en matière d'exploration du répertoire lyrique.

Contrairement à Nabucco, premier chef-d'oeuvre de Verdi créé l'année précédente, les Lombards souffrent d'un livret

impossible, qui cherche à embrasser une histoire trop vaste, aux nombreux personnages (voir notre présentation détaillée :

<https://www.classiquenews.com/liege-opera-rw-verdi-i-lombardi->



Outre de fréquentes ellipses, le récit souffre d'une action souvent inexistante et, paradoxalement, d'une accélération subite des événements. Cet écueil est perceptible immédiatement après le chœur initial, où un ensemble haut en couleurs ne parvient pas au degré d'émotion souhaité, faute d'une présentation des liens entre les différents personnages, nécessaire à la compréhension des enjeux dramatiques. Bien qu'inégale, l'inspiration du compositeur se nourrit des interventions variées du chœur (admirable Chœur de l'Opéra

royal de Wallonie-Liège, toujours très investi), qui constitue un des atouts emblématiques de l'ouvrage, à même d'expliquer sa popularité parmi les raretés verdiennes.

Pour ses débuts à l'Opéra de Liège, **Sarah Schinasi** joue la carte de la sobriété et de la séduction visuelle, en misant sur l'exploration géométrique des volumes d'une scénographie d'un blanc immaculé : les panneaux se ferment et s'ouvrent, tandis que les modules glissent sur scène en une harmonie douceuse, en un climat d'abstraction d'inspiration fantastique. On se laisse bercer par cette scénographie stylisée de toute beauté, en contraste avec les costumes intemporels et fastueux, même si l'ensemble ne cherche jamais à donner davantage de sens au livret. C'est la limite de ce travail probe mais peu imaginatif, à l'instar de la direction d'acteur d'une raideur assumée tout du long, faisant souvent chanter ses interprètes en bord de scène. On gagne ainsi en confort sonore ce que l'on perd en vitalité dramatique, tout en ressortant du spectacle avec la désagréable impression d'avoir assisté à une mise en scène interchangeable, peu adaptée au drame de Verdi.

Face à ce minimalisme, le plateau vocal donne plusieurs motifs de satisfaction, sans tutoyer les sommets. **Salome Jicia** (Giselda) s'impose par ses qualités de tragédienne : autant sa sensibilité que son attention au texte font de chacune de ses interventions des moments de grande intensité, aussi bien dans l'intimité des piani que la puissance du suraigu (et ce malgré un recours trop fréquent au vibrato en ce dernier cas). Plus problématique est le cas de son compatriote géorgien **Goderdzi Janelidze** (Pagano), timbre superbe dans les graves et projection à la résonance profonde et intense. Des qualités qui ne peuvent toutefois faire oublier ses problèmes d'intonation, occasionnant plusieurs faussetés (au I surtout), du fait d'une technique peu affirmée en matière de souplesse et d'agilité dans les transitions entre les registres.

Mise en scène minimaliste Ramón Vargas, toujours impeccable



Rien de tel, une fois encore, pour le toujours impeccable **Ramón Vargas** (Oronte), qui irradie ses phrases de son émission naturelle et aérienne. On aimerait toutefois une attention plus poussée au sens, ce qui est surtout perceptible lors de son premier air, peu en phase avec la battue plus mesurée du chef. A ses côtés, **Matteo Roma** (Arvino) fait valoir un timbre toujours aussi superbe, aux couleurs mordorées, mais dont la projection modeste s'avère insuffisante pour son rôle,

particulièrement face à ses partenaires dans les ensembles.

Hormis l'Acciano un peu tendre de **Roger Joakim**, tous les seconds rôles emportent l'adhésion.

Le grand atout de la soirée est la direction de **Daniel Oren**, qui démontre une fois encore toutes ses affinités avec ce répertoire (en habitué, notamment, du festival de Vérone <https://www.classiquenews.com/nabucco-depuis-verone-sur-arte/>) : conteur attentif des moindres inflexions musicales, Oren porte ses troupes d'un geste puissamment architecturé, volontiers viril et tranchant dans les parties verticales et solennelles, tout en osant davantage de sensibilité dans les passages plus mesurés, à la respiration plus déliée. Plus gênant, le chef israélien se laisse plusieurs fois emporter par son enthousiasme volcanique en laissant échapper de sonores râles et premières répliques pour aider ses solistes dans les attaques, donnant souvent l'impression aux spectateurs des premiers rangs d'assister à une vibrante répétition.

Alors qu'une autre baguette bouillonnante, celle de **Speranza Scappucci**, viendra enflammer le dernier spectacle de la saison consacré aux **Dialogues des Carmélites de Poulenc**, en juin prochain, les regards se tournent déjà vers [la programmation 2023-2024](#), qui vient tout juste d'être dévoilée. Une saison très équilibrée entre répertoire italien et français (dont Les Contes d'Hoffmann revisité par le génial plasticien Stefano Poda), qui sait aussi s'ouvrir aux enchantements slaves de Rusalka de Dvorak, principalement inspirés du conte La Petite sirène : n'attendez pas pour [réserver votre abonnement dès maintenant !](#)

CRITIQUE, opéra. LIEGE, Opéra royal de Wallonie-Liège, le 19 mai 2023. VERDI : I Lombardi alla Prima Crociata. Avec Salome Jicia (Giselda), Goderdzi Janelidze (Pagano), Ramón Vargas (Oronte), Matteo Roma (Arvino), Luca Dall'Amico (Pirro), Aurore Daubrun (Viclinda), Caroline de Mahieu (Sofia), Roger Joakim (Acciano), Orchestre et Chœur de l'Opéra royal de Wallonie-Liège, Denis Segond (chef de chœur), Daniel Oren (direction musicale) / Sarah Schinasi (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra royal de Wallonie-Liège [jusqu'au 27 mai 2023](#). Photo : ORW Liège / J. Berger

OPĚRA Royal de
Wallonie
Liège

2022-2023

I Lombardi alla Prima Crociata

Giuseppe Verdi
Carnet du spectateur



Quand fraternité
rime avec rivalité... »

www.operaliege.be